

gorisme dans la doctrine? Il y avait déjà eu des docteurs rigides dans le christianisme. Montan n'eut besoin de rien inventer après eux; il n'eut autre chose à faire que de leur donner raison sur tous les points. On avait disputé pour savoir s'il était ou non permis de fuir le martyre: Montan, contre la doctrine commune de l'Église, déclara que la fuite, loin d'être ordonnée, était interdite. On s'était demandé si le service militaire était licite et la plupart des chrétiens l'avaient jugé tel: Montan décida que nul chrétien ne devait être soldat. On avait plus ou moins critiqué les secondes noces; mais enfin elles demeuraient permises: Montan les déclara coupables, et, passant de là à une demi-réprobation du mariage, parfois il en brisa le nœud; ses disciples en vinrent à parler du mariage comme d'une honte¹. On avait varié sur la pratique du jeûne: Montan poussa jusqu'à l'excès la mesure des jeûnes ordonnés, imposant trois carêmes « comme si trois Christs avaient souffert²; » et, après ces carêmes, deux semaines d'un jeûne plus rigide encore (*xérophagie*³). Il y avait déjà eu des docteurs rigoureux envers les pécheurs repentants: Montan, pour la moindre faute, ferma les portes de son église; pour toute faute grave, les portes du ciel: nul retour, nulle absolution. Tout ce qui n'est pas formellement permis est interdit⁴, tout ce qui est interdit est une faute irrémédiable: c'est là qu'en vient, ou peu s'en faut, le montanisme. C'était donc le rigorisme confirmé dans ce qu'il

¹ Tertull., *de Monogam.*, 5.

² Hieronym., *Ep.* 54, *ad Marcell.*

³ Il y avait encore des raphanophagies ou manducations de racines. *Philosophum*, VIII, 19. Sur ces jeûnes montanistes, voy. Tertull., *de Jejun.*, 2, 10, 15, et *alibi passim*.

⁴ *Prohibetur quod non ultro est permissum*, dit Tertullien (montaniste), *de Corona*, 2, in fine.

avait eu de plus dur. C'était l'ascétisme étendu à toute la masse des fidèles. C'était une folle contre-partie du gnosticisme, qui lui, dans la plupart de ses écoles, légitimait, non les secondes noces, mais la débauche; non le jeûne modéré, mais l'intempérance; non-seulement la fuite du martyre, mais l'apostasie.

Il y avait dans le montanisme une grande séduction; car l'illumination et le rigorisme ont de puissants attraits pour les âmes pures, quelquefois même pour celles qui ne le sont pas. Ces chrétientés de l'Asie qui avaient vu naître auprès d'elles les sectes gnostiques et qui étaient indignées de leur turpitude, n'étaient pas éloignées de se jeter dans l'excès contraire. Au milieu des malheurs du siècle et des souffrances de l'Église, ces prophéties, ces visions, ces prétendues extases, même ces prédictions sinistres et ces doctrines rigoureuses parlaient à des cœurs héroïques et à des imaginations exaltées. Montan et Priscille attiraient à eux par la rigueur comme d'autres attirent par le relâchement. Telle était, dans le christianisme d'alors, et en particulier dans le christianisme de l'Asie Mineure, cette soif d'austérités à laquelle l'aliment légitime ne suffisait pas toujours, cette surabondance de zèle que l'orthodoxie ne pouvait pas toujours contenir et qui débordait comme l'eau bouillante hors du vase! un instant certaines Églises hésitèrent. Elles ne reconnurent pas tout de suite l'hérésie sous la forme austère et enthousiaste dont elle se revêtait. Les disciples de Montan restèrent quelque temps mêlés aux fidèles, comme des ascètes plus rigides, comme des âmes flottantes entre l'inspiration et le délire. Selon Tertullien, témoin suspect, il est vrai, le pontife de Rome aurait été sur le point d'écrire en leur faveur aux Églises d'Asie. Et,

même plus tard, lorsque les montanistes, reconnus, réfutés, condamnés, durent se constituer à part, ils purent établir en Phrygie une hiérarchie nombreuse. Leur bourg de Pépuza fut appelé Jérusalem; ce fut pour eux la cité marquée par saint Jean, où, avant peu, Dieu allait réunir tous ses fidèles. Des patriarches, des *cœnones* (κοινωνες) au-dessous d'eux, au-dessous encore des évêques, gouvernèrent ce nombreux troupeau. Leur doctrine gagna non-seulement la Phrygie, mais la Cappadoce, la Cilicie, la Galatie. L'Église de Thyatire, quarante ans après Montan, était encore complètement pervertie; celle de Byzance, celle même de Rome, perdirent quelques fidèles. Les Églises des Gaules furent troublées. Deux cents ans plus tard, l'Asie Mineure, Constantinople même étaient pleines de ces hérétiques; l'Occident toujours plus sage les avait vus disparaître.

On le sent du reste : l'intégrité du dogme chrétien n'avait pu longtemps se maintenir chez les montanistes. Il y a une liaison intime entre certaines doctrines morales et certaines opinions dogmatiques. Comme le vice a sa théologie, le rigorisme a la sienne. Depuis les pharisiens de Jérusalem, toutes les sectes rigides sont fatalistes, et nous trouvons dans le montaniste Tertullien la doctrine janséniste de la grâce irrésistible¹. De plus, comment la mission du Rédempteur pouvait-elle être conciliable avec la mission de Montan? On en arriva bientôt à dire que Dieu avait voulu opérer par degrés le salut des hommes. Il avait d'abord envoyé Moïse : c'était l'enfance de la foi; c'est alors que le divorce était permis aux Juifs à cause de la

¹ « Hæc erit vis divinæ gratiæ, potentior utique natura, habens in nobis subjacentem sibi liberam arbitrii potestatem, quod ἀντεξούριον dicitur. » *De Anima*, 21.

dureté de leurs cœurs. Il avait ensuite envoyé le Christ : c'était l'époque de la jeunesse; le divorce avait été aboli, mais les secondes nocces permises. Il avait enfin envoyé le Paraclet : c'était l'âge viril, et la honte des secondes nocces était effacée; le Paraclet avait parlé par la bouche de Montan, et mieux, et plus, et d'une manière plus efficace que le Christ n'avait parlé par l'Évangile. C'était dans la religion l'idée moderne du progrès¹. Or ce Paraclet était-ce l'Esprit saint, la troisième personne de la Sainte Trinité? On ne le savait guère; mais le dogme de la Trinité s'effaçait dans le montanisme, et Tertullien lui-même arrive à le méconnaître².

Ces incertitudes amenèrent la discorde, et le montanisme, comme toutes les hérésies, se subdivisa. Il y eut parmi eux des *Priscilliens* chez qui les femmes gouvernaient l'Église; des *Artotyrites* qui célébraient avec du pain et du fromage, pour rappeler, disaient-ils, la simplicité des patriarches; des *Trascodrugites* (en grec *Pattalorhincites*), ainsi appelés parce qu'en signe de tristesse, ils affectaient de poser le doigt sur leur nez; des *Ascites* qui dansaient autour d'une outre gonflée de vent, symbole, disaient-ils, du Saint-Esprit. C'est ainsi que le protestantisme a eu ses danseurs, ses trembleurs, ses mangeurs de mouton; les âmes sorties de la voie, quand elles n'aboutissent pas à l'irrégion, aboutissent au fanatisme³.

¹ Voy. cette doctrine, réprouvée par Tertullien orthodoxe (*Præscr.*, 52), soutenue ensuite par Tertullien hérétique. (*De Virginibus velandis*, 1.)

² Voy. les hérésies d'Eschine et de Blastus selon Tertullien (*Præscr.*, 55); après sa chute, il appelle ouvertement Montan du nom de *Paraclet*. *De Fuga*, 1. — Il défend cependant encore la Trinité dans son traité *ad Praxeam*.

³ Voy., sur le montanisme, Eusébe, *Hist.*, V, 3, 16, 19 (où il donne des extraits d'écrits contemporains contre Montan); Philastr., *Hæc.*, 49, 50;

Et comme l'hérésie a toujours ses deux pôles opposés, comme l'erreur se répercute toujours par une erreur contraire, comme le montanisme avait été lui-même une contre-partie du gnosticisme, il naissait à l'autre extrémité de la pensée chrétienne une école qu'on pouvait appeler le rebours du montanisme. Celui-ci était mystique jusqu'à l'excès; les *Aloges*¹ (ennemis du Verbe) réprouvèrent tout mysticisme. Montan avait trouvé annoncée dans l'évangile de saint Jean cette mission du Paraclet qu'il prétendait être la sienne; dans leur colère, les Aloges supprimèrent l'évangile de saint Jean. L'Apocalypse avait fourni à Montan cette idée d'un règne de mille ans que lui et d'autres avant lui avaient faussée; les Aloges supprimèrent l'Apocalypse. Montan ne parlait que prophéties, miracles, inspirations, dons surnaturels; les Aloges déclarèrent que ces dons étaient le privilège exclusif de l'âge apostolique et nièrent la continuation dans l'Église de cette puissance surnaturelle qui avait éclaté chez les disciples du Sauveur. Le côté surnaturel du christianisme avait été poussé jusqu'à l'abus par les uns; il fut dénié par les autres.

Les Aloges, il est vrai, n'eurent qu'une existence obscure et momentanée, mais ils ouvraient à l'hérésie une voie nouvelle. Les premiers, ils protestaient contre l'ordre divin. Au supernaturalisme exagéré de Montan, ils opposaient une

Épiphane, 48, 50; Théodoret, III; *Philosophum.*, VIII, 49; Aug., *Hær.*, 24; Hieron., *Ep.* 54, 127, *ad Marcell.*, in *Ephes.*, II, 5; in *Præf. ad Galatas*. Tertullien, non encore montaniste, compte Montan parmi les hérétiques, *Præscr.*, 52, 55. Devenu montaniste, il avoue que ces sectaires ont été condamnés par des conciles en Grèce. *De Jejun.*, 13. — Sur la prétendue approbation du pape, voy. *Adv. Præream*, 1; différents points de la doctrine montaniste dans ses traités *de Corona militis*, *de Anima*, *de Fuga*, *de Jejunis*, *de Castitate*, *de Virginib. velandis*.

¹ Sur les Aloges, voy. Épiphane, 51; Irénée, III, 41.

tendance humaine, négative à l'excès, qui fut depuis celle des sabelliens, des ariens, des pélagiens. Tous ceux-là devaient amoindrir le christianisme et chercher à le faire le moins surhumain qu'il se pût. Les ébionites avaient marché au judaïsme; les gnostiques au paganisme; les montanistes marchèrent par l'excès du mysticisme à la folie (et Montan lui-même mourut fou); ceux-ci marchaient par l'excès opposé au déisme.

Tels étaient donc ces déchirements de la vérité chrétienne, tiraillée entre des erreurs opposées. Que le gnosticisme triomphât: et bientôt, énervée par la corruption, décimée par la facilité de l'apostasie, toute Église chrétienne, toute ombre de christianisme allait disparaître; le monde allait retomber dans une idolâtrie pire que la première. Si au contraire le montanisme l'emportait, la société chrétienne n'était plus qu'une secte de méthodistes hautains et exclusifs, ennemis de l'homme et ennemis de la cité. Si les Aloges et leurs pareils avaient le dessus, le christianisme n'avait plus de symbole; ce n'était plus qu'une sèche, vacillante, incertaine philosophie. Si enfin, au-dessus de toutes les sectes, ne se maintenait pas une Église, une, entière, compacte, inébranlée, qui donc pourrait reconnaître à travers ces innombrables écoles le christianisme complet, supérieur, principal? Entre Valentin, Marcion, Cerdon et tant d'autres, quelle était seulement la branche principale des gnostiques? Même chez les montanistes nés de la veille, entre Proclus, Eschine, Priscille et d'autres encore, quelle était la branche principale? Nul ne pouvait le dire.

Il y avait donc danger pour l'Église, et de plus il y avait scandale pour les païens. Ces sectes qui pullulaient autour de l'Église gardaient le nom chrétien en le déshonorant.

On avait imputé aux chrétiens les turpitudes de certaines écoles gnostiques et nous avons vu saint Justin s'en défendre¹. On imputait également aux chrétiens le rigorisme de Tatien et de Montan, leurs prédictions sinistres, leurs anathèmes contre la société et contre l'État. Il était facile à l'ignorance populaire et à la jalousie philosophique d'exploiter contre le christianisme ces branches bâtarde de l'arbre chrétien. La vraie Église pouvait craindre de disparaître aux yeux des peuples derrière ces mille folies qui s'appelaient chrétiennes, d'autant que ces folies, si étranges qu'elles fussent, avaient parfois pour auteurs des hommes que l'Église, avant leur chute, avait honorés et chéris, comme un Bardesane et un Tatien. « La religion était perdue, dit le cardinal Baronius, si, plus anciennement que ce débordement de l'erreur, n'eût débordé sur le monde le baume de cette bouche divine dont il est écrit : « Votre nom est répandu comme une huile odoriférante. »

Heureusement, dans l'Église catholique, le remède est toujours là. Pendant les premières années, Montan et Priscille avaient pu passer pour de pieux enthousiastes, aux yeux même de quelques fidèles pour des inspirés. Mais bientôt l'excès de leur délire, le rigorisme insensé de leur morale, l'incertitude de leur foi, les divisions qui se produisaient entre eux firent cesser toute illusion. Les évêques de Phrygie et surtout Claudius Apollinaris, évêque d'Hiérapolis, furent les premiers à réprimander Montan, lui or-

¹ V. ci-dessus, t. II, p. 422. « Ces hommes (les carpocratens) ont été envoyés de Satan, afin que les hommes qui les entendent nous croient semblables à eux, et se détournent de la vérité que nous leur apportons. En les voyant on nous blasphème. » Irénée, I, 25, § 5. De même Clem. Alex., *Strom.*, III, 1; Eusèbe (au sujet de Carpocrate), *H.*, IV, 7.

donnèrent le silence, voulurent même exorciser le démon qui parlait par la voix de ses prophétesses; les sectaires leur mirent la main sur la bouche pour arrêter les paroles de l'exorcisme. Enfin des synodes furent réunis dans plusieurs cités de l'Asie et des lettres de condamnation publiées contre les montanistes. Eusèbe nous a conservé les signatures de ces lettres, monuments de l'unité chrétienne¹: « Aurélius de Cyrène, témoin du Christ, vous souhaite salut et prospérité. — Élius Publius Julius, de la colonie de Develtum en Thrace, évêque : Vive Dieu dans le ciel! — Sotas, évêque d'Anchialus, a voulu chasser le démon de Priscille, mais ces hypocrites ne l'ont pas permis. — Sérapion envoie à son troupeau la lettre d'Apollinaire « pour « que vous sachiez, dit-il, combien toute la fraternité chrétienne répandue dans l'univers déteste cette prétendue « prophétie, nouvelle et exotique. » Rome aussi excommuniait les montanistes, et la rupture dès lors accomplie,

¹ On ne peut déterminer avec certitude l'époque où les montanistes, jusque-là mêlés aux catholiques, furent condamnés et formèrent une secte à part. Ce qui est certain, c'est que Claudius Apollinaris fut des premiers à les démasquer, et cet Apollinaris est bien le même qui écrivit une apologie au temps de la persécution de Marc Aurèle. D'après les écrits de Tertullien, il est clair que les montanistes ou du moins ceux d'entre eux avec qui il vivait ne se séparèrent du christianisme orthodoxe que par degrés. Dans son traité *de Virginibus velandis* (200) le mélange paraît encore complet; les vierges qui portent le voile se rencontrent dans les mêmes églises avec celles qui ne le portent pas (2, 3). Dans le traité *de Fuga* (201), Tertullien semble vouloir être encore en communion avec l'Église. Dans ses traités *de Corona* (201), *de Jejunio* (205), *de Pudicitia* (205), il se sépare ouvertement, injurie les catholiques, qu'il appelle *psychiques*, leur refuse le Saint-Esprit. Voy. *de Pudicitia*, I, 11, 21. Les deux synodes tenus dans l'Asie Mineure contre les montanistes, l'un à Hiérapolis par saint Apollinaire et vingt-six autres évêques; l'autre par Sotas, à Anchialus, sont à peu près les premiers que mentionne l'histoire ecclésiastique (Mansi, *Concil.*, t. I); Eusèbe donne des extraits de saint Apollinaire et d'autres évêques contemporains de Montan.

les martyrs chrétiens, enfermés dans la même prison avec des montanistes, refusèrent d'entrer en communion avec eux¹. Ainsi le judaïsme, le gnosticisme, le dualisme avaient été repoussés chacun à son tour, et l'Église pouvait passer à côté de toutes ces sectes en démeance, sans avoir rien perdu au contact de leur folie.

C'est vers cette époque que le prêtre de Lyon, Irénée, écrivait un livre contre les hérésies, livre capital, plein d'érudition sacrée et qui a été pendant des siècles un des grands arsenaux de la controverse. Là, s'attachant à toutes les branches du gnosticisme, il consentait d'abord à discuter avec elles. Mais il montrait bientôt comment la question se simplifiait, lorsqu'il en venait à leur opposer cette tradition plus ancienne et plus constante que toutes leurs doctrines, cette tradition de la masse des chrétiens, fondée

¹ V. plus bas (ch. VIII), le fait d'Alcibiade, l'un des martyrs de Lyon, fait dans lequel le montanisme semble bien avoir sa part. Lettre des martyrs de Lyon *in fin.*, apud Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 18. — C'est à raison de ce fait ou d'autres semblables que Tertullien montaniste reproche aux catholiques « d'établir dans les prisons des tavernes pour les martyrs incertains encore (*popinas exhibere martyribus incertis*) de peur que... les nouvelles doctrines d'abstinence ne soient pour eux une cause de scandale, » *ne nova abstinentiæ disciplina scandalizentur. De Jeuniis*, 12.

Il existe une lettre du pape Éleuthère (177-193) pour condamner les jeûnes des montanistes et qui serait une réponse à la consultation des confesseurs de Lyon à ce sujet. Il y a des doutes sur l'authenticité de cette lettre; mais le fait de la consultation n'est pas douteux : « A cette époque, Alcibiade (un autre, sans doute, que le précédent), Montan et Théodote s'étaient fait, en Phrygie, auprès de beaucoup de fidèles, une réputation de prophètes; plusieurs prodiges semblaient garantir la sincérité de leurs prophéties, et la controverse était fréquente à ce sujet. Les frères qui habitaient dans la Gaule ajoutèrent à la lettre (qu'ils écrivaient pour raconter le sort des martyrs) leur jugement privé sur ces hommes; ils y ajoutèrent aussi des lettres des martyrs qui venaient de souffrir au milieu d'eux, adressées non-seulement à leurs frères d'Asie, de Phrygie, mais aussi à l'évêque de Rome, Éleuthère, qu'ils priaient vivement de rétablir dans les Églises la concorde et la paix (en 177). » Eusèbe, V.

par les apôtres, maintenue par leurs successeurs, conservée par toute une série d'évêques dont les Églises gardaient les noms comme la garantie et, pour ainsi dire, comme la généalogie de leur foi¹. Par cette séparation si nette avec l'hérésie, par cette doctrine si résolument posée, il arrivait que l'hérésie elle-même tournait à la gloire de l'Église, l'une multiple, variable, insensée, immorale, l'autre si une, si persistante, si sage, si pure. L'oscillation de la vague faisait ressortir l'immobilité du rocher.

L'Église s'affermisait donc par l'hérésie elle-même et en même temps elle se purifiait. L'hérésie désole l'Église et cependant elle lui rend un éminent service. Elle la dégage d'un venin caché qui circulait dans ses veines. Bien peu d'hérésiarques ont été sans ancêtres; bien peu de schismes ont apparu au grand jour qui ne se fussent préparés dans l'ombre; bien peu d'erreurs ont éclaté dont la trace ne se retrouve dans des demi-erreurs, plus ou moins aperçues, plus ou moins volontaires. Quand le mal éclate, quand le poison fermente, l'Église le rejette et se purifie. Il y avait eu, dans l'Église, dès les premiers temps, des traces de judaïsme, un reste toléré d'observances mosaïques, certains penchants à l'espoir d'une Jérusalem terrestre; quand ces aspirations et ces souvenirs arrivèrent à l'état de protestation contre les enseignements de l'Église, l'Église laissa s'effacer de son sein les derniers vestiges du mosaïsme. Il y avait eu aussi chez quelques fidèles des rêveries orientales, des prétentions semi-païennes d'illumination, des antipathies contre les origines judaïques de la foi chrétienne; quand cela arriva à l'état de doctrine

¹ Voy. ce morceau cité plus haut. t. II, p. 255 (Irénée, III. 5).